

Nos cahiers juin 1987

Jean DAVID

Glissez, mortels . . .

Les frères David n'avaient pas tardé à se rendre compte que les hivers luxembourgeois n'avaient pas non plus la rigueur, ni la régularité de ceux qu'ils avaient connus en Haute Silésie. A de courtes périodes de gelée et de chutes de neige succédaient des journées où le vent venu de l'ouest faisait fondre rapidement sous les averses qui l'accompagnaient toute trace blanche sur les prés. Plus courte et plus clémente, la saison hivernale comportait cependant en général au moins une période de gelée suffisamment rigoureuse pour que l'eau des lacs et des étangs se recouvre de glace.

Jean aimait beaucoup patiner, il avait appris à le faire assez bien à Katowice. Il savourait le plaisir de se sentir suspendu, maintenu dans l'air entre la pesanteur et l'effet centrifuge, par la seule force de ses muscles et de son adresse. La succession de chutes compensées par les mouvements chargés de les prévenir provoquait cette suite harmonieuse de glissements, dont l'effet s'inscrivait sur la surface dure et lisse en traces nettes et rigoureuses. Un dérapage, une rupture d'équilibre, une chute étaient immédiatement signalés dans les traits qu'ils imprimaient sur le grand tableau de la patinoire. Ils interrompaient la courbe harmonieuse et précise par une vilaine rature, une ligne hésitante et brisée ou même un arrêt brutal dont la trace se lisait comme celle qu'un chiffon aurait laissée en voulant effacer la faute commise sur l'ardoise. Lorsque la glace était encore toute neuve, on y lisait la qualité des patineurs qui avaient eu le plaisir de la déflorer, comme l'écriture qui s'inscrivait sur la page blanche d'un cahier d'écolier. Et plus tard, lorsque la foule des patineurs avait laissé les marques de leurs multiples passages sur la glace, elle n'était plus qu'une feuille de brouillon envahie de traits, de lignes et de ratures superposées dans tous les sens.

Durant l'hiver suivant l'arrivée de la famille à Luxembourg, la période de gel s'était prolongée suffisamment; en sortant des cours de l'Athénée

Fernand et Jean s'étaient rendus à diverses reprises au bord de l'Étang Brasseur, pour y observer l'accroissement de l'épaisseur de la glace. «Si le froid tient jusqu'à dimanche, on patinera sûrement!» Jean avait lancé son pronostic, plein d'espoir, et de fait le dimanche la permission avait été accordée par de très sérieuses autorités: l'étang gelé serait ouvert au public à partir de l'après-midi. C'était une étendue d'eau artificielle de surface carrée, de moins de cent mètres de côté, que le parc séparait du centre de la ville, bordée par les maisons neuves montant surnoisement à l'assaut des terrains libres, d'accès facile par la rue qui la longeait et dont la séparait une simple rampe de bois.

Jean y était allé avec ses frères, et même Maly n'avait pas dédaigné de se joindre à eux: elle fréquentait le lycée de jeunes filles, plusieurs de ses amies devaient la retrouver sur la patinoire, et comme elle savait qu'elle patinait beaucoup mieux qu'elles qui n'avaient qu'une expérience de quelques heures étalées sur deux ou trois ans, elle ne demandait pas mieux que de montrer sa supériorité. Du reste, cette patinoire qui ouvrait cet après-midi pour la première fois de l'année était le rendez-vous tacite de toute la jeunesse, il y viendrait sûrement beaucoup de garçons.

Il y avait déjà du monde lorsqu'ils étaient arrivés, des garçons, des filles de tous âges, des adultes aussi, mordus qui avaient retrouvé leurs patins rangés au grenier depuis l'an dernier et qui n'étaient pas fâchés de venir montrer à cette jeunesse qu'ils n'étaient pas encore tout à fait décrépits. A ce moment, la patinoire n'était pas encore encombrée, et Jean avait pu s'essayer à quelques figures, sous le regard de connaisseurs adultes dont plusieurs du reste étaient beaucoup plus forts que lui. Fernand qui l'avait rejoint avait encore de gros progrès à faire pour arriver à son niveau. Mais en dépit d'une certaine raideur, d'une gaucherie dans les mouvements qui devait se traduire toujours par une exécution un peu heurtée et saccadée, Fernand était un risque-tout qui acceptait avec philosophie le risque de chutes fréquentes, même spectaculaires et douloureuses, que du reste pour sa part Jean était loin de savoir toujours éviter. Fernand s'était mis en tête d'atteindre le niveau de son ami qui avait derrière lui une expérience bien plus longue, et il s'appliquait à répéter du mieux qu'il pouvait les figures qu'il lui voyait faire.

Avec l'avancement de l'après-midi, la patinoire n'avait cessé de recevoir de nouveaux arrivants, et bien rares devaient être les Luxembourgeois valides enfants adolescents ou adultes déjà ou encore en possession d'une paire de patins, qui ne s'étaient pas laissé tenter par ce bel après-midi d'hiver. Le soleil brillait dans le ciel bleu, l'air était vif sans paraître vraiment froid, voici quinze jours déjà que durait la période de gel; qui pouvait dire que le dégel n'allait pas survenir bientôt, et qu'une occasion de patiner

aussi favorable n'allait pas s'enfuir, au moins jusqu'à l'année prochaine? Désormais, la place manquait pour se lancer vraiment, à tout moment il fallait s'effacer devant un débutant qui trébuchait en battant l'air de ses bras, contourner un patineur chevronné qui alignait sans se lasser des «huit», comme si la marque qu'il avait lui-même gravée était ensorcelée et le retenait prisonnier. Jean s'amusait à éviter de justesse ces obstacles imprévus, mouvants ou immobiles, et pour corser la difficulté il s'était mis en tête de progresser en marche arrière, tordant le cou pour tâcher de voir à temps les patineurs surgissant à sa rencontre. Fernand s'efforçait de le suivre somme son ombre, mais sa pratique insuffisante lui avait valu déjà quelques accrochages que terminaient parfois des chutes assez violentes, diversement appréciées par ses partenaires involontaires.

Dans un des coins de l'étang, des patineurs arrêtés et amassés debout, comme un semis en plate-bande, devaient contempler un spectacle intéressant. Non sans mal, Jean s'était frayé un passage à travers cet entassement de bras, de jambes et de corps multicolores. A une dizaine de mètres des spectateurs figés, il apercevait un grand trou noir, percé dans la glace aux bords déchiquetés, et se débattant au milieu un garçon enfoncé dans l'eau jusqu'aux cuisses. Il lui tournait le dos, essayant de s'extirper du trou en se rapprochant du bord de l'étang éloigné de lui de cinq ou six mètres. Soudain Jean avait reconnu le chandail qu'Irmgard venait de tricoter, la réplique de celui qu'il portait lui-même: c'était son frère, c'était Maxi qui pataugeait devant lui! Les jambes empêtrées dans cette eau glacée, les pieds peut-être embourbés dans la vase, il tentait de s'arracher hors du trou en prenant appui sur les bords. Mais cette glace se brisait sous son poids, et il retombait en avant, se redressant vivement lorsque son torse entrait en contact avec l'eau. A cet endroit, peut-être un déversoir amenant un courant moins froid avait empêché la glace de prendre sur une épaisseur suffisante. En patinant au-dessus, Maxi avait rompu la couche trop mince, et maintenant il ne réussissait plus qu'à agrandir le trou en s'appuyant sur les bords, parce qu'il avançait justement dans la direction d'où venait le déversement. Quant aux spectateurs qui pouvaient bien être une trentaine, rangés en arc de cercle à prudente distance, ils étaient plongés dans la contemplation de cet intéressant spectacle, comme hypnotisés.

Jean n'avait pas réfléchi longtemps. L'étang n'était pas très profond, néanmoins le fond en était vaseux, Maxi risquait de glisser tout entier sous la glace. Jean savait que pour s'approcher, il aurait dû étendre devant lui un objet capable de répartir la charge, une échelle, une planche. Mais le temps pressait, il lui faudrait bien cinq minutes pour aller la chercher. Il cria, bien fort: «Maxi, retourne-toi! Viens vers moi!» Il écarta les derniers spectateurs encore devant lui, qui le regardaient comme un nouvel élément du

spectacle, et dont certains murmuraient tout de même en guise de participation: «Attention, c'est dangereux!» Glissant sur ses patins aussi doucement qu'il le pouvait, il se rapprocha du trou. Involontairement son esprit jouait avec ce vers que Max répétait souvent à ses enfants, lorsqu'il estimait qu'ils abusaient d'un effet facile: «Glissez, mortels, n'appuyez pas!» Que ne pouvait-il diminuer son propre poids, le supprimer même par quelque exercice de lévitation!

Il tendit la main à Maxi, d'aussi loin que possible, et son frère posa un genou sur le bord du trou, il se hala sur le bras de Jean, il souleva l'autre jambe. Maintenant il glissait allongé sur la glace, tiré par Jean qui patinait doucement à reculons.

Et de ce côté, la glace tenait, la nappe d'eau moins froide s'était déjà diluée. Maxi s'était relevé, il s'était dépêché d'aller se réchauffer et se sécher dans le café tout proche, tandis que la foule privée de son spectacle se désagrégeait lentement, au milieu de discussions animées portant sur ce qu'il aurait fallu faire, et sur ce qu'il aurait fallu éviter. Des hommes étaient venus en hâte disposer des planches coupant l'accès à la brèche, et la foule des patineurs avait poursuivi sa ronde insouciante.

* * *

C'était l'année suivante, au Club de la Sche'ss, les courts de tennis enfoncés au flanc de la colline étalaient tristement entre les hauts grillages leurs terrains abandonnés. Chauves des filets retirés et dépouillés des lignes blanches lavées par les pluies, ils attendaient mélancoliquement la reprise du printemps, comme de vieux comédiens démaquillés en chômage. Le matin, la gelée les recouvrait maintenant d'une fine nappe de givre brillant, que le soleil de la journée ne parvenait plus à entamer dans le froid persistant. Et puis soudainement une intense activité avait repris au Club, bien plus tôt que prévu. Les trois premiers terrains, étendus côté à côté sans séparation, allaient bientôt être transformés en patinoire. A la hâte, un petit remblai de terre rouge avait été élevé tout autour, appuyé contre le grillage. Le froid n'était pas trop vif, même les tuyaux d'arrosage les plus minces avaient pu être utilisés: tout autour de ce vaste plateau, les tubes souples verts, rouges, noirs serpentaient sur le sol et venaient déverser l'eau en une dizaine de ruisselets qui s'étalaient doucement en flaques grandissantes. Par nappes successives, on les faisait prendre au gel, comme une crème au réfrigérateur, pour recommencer l'opération par-dessus la mince couche de glace sur laquelle l'eau glissait pour gagner de nouvelles zones. En trois jours, les trois terrains avaient ainsi été recouverts d'une couche brillante, lisse et dure, dont l'opacité grise ne laissait plus rien transparaître du sol rouge des courts.

Le comité avait inauguré sa patinoire avec fierté un dimanche après-midi, une bonne semaine plus tôt que l'on pouvait espérer ouvrir au public l'étang Brasseur, si la gelée persistait encore, «et avec tous les risques, comme le faisait observer le trésorier du Club, que présentait une glace recouvrant une eau dormante». Pour limiter l'afflux des patineurs sur cette surface relativement modeste, l'accès en avait été réservé aux membres du Club et à leurs familles, moyennant un droit d'entrée raisonnable qui permettrait d'acheter des filets de tennis neufs pour la saison prochaine.

Le comité avait bien fait les choses, dans le bar du club-house tout proche le concierge et sa femme servaient aux patineurs transis ou fatigués du café, du chocolat, des grogs et du vin chaud parfumé aux clous de girofle. Autour des terrains étaient disposées les chaises pliantes que l'on plaçait en été sous les parasols; les patineurs pouvaient ainsi se chauffer ou fixer leurs patins commodément. Ensuite, ils pénétraient sur la patinoire par la porte centrale du grillage, seul accès maintenu et gardé par le fils du concierge qui vendait et contrôlait les tickets d'entrée. L'attraction principale, en dehors évidemment de la patinoire elle-même, était constituée par un homme-orchestre déniché par le président qui habitait à la campagne. Le brave homme était heureux d'interrompre ses longs quartiers d'hiver, attendant de reprendre ses tournées pour animer les bals champêtres dans les petits villages. Pourvu d'un accordéon, et d'une grosse caisse surmontée de cymbales dont il tirait un accompagnement lourdement rythmé en actionnant un levier du genou et une pédale du pied, il distribuait généreusement ses marches, ses polkas et ses valse, apportant dans cette réunion de citadins un petit air de fête villageoise.

Jean était venu naturellement, il était depuis cette année membre du Club comme l'étaient déjà ses parents, et il n'aurait pas voulu manquer cette occasion de patiner. C'était à l'époque sa distraction favorite, et il appréciait beaucoup l'initiative que son club avait prise. Il s'était dépêché de chauffer ses patins, et il avait fait quelques tours sur la patinoire, pour l'essayer. La glace était dure et lisse, excellente; ce ne devait être qu'une impression, mais elle lui paraissait plus rigide, privée de la souplesse que lui aurait donné son appui normal sur une nappe d'eau. Fernand était là également, et les deux amis s'étaient essayés à toutes les figures qu'ils connaissaient et qu'ils savaient faire. Jean maintenait encore assez largement son avance, qui se caractérisait déjà surtout par une plus grande aisance d'exécution.

D'autres garçons étaient venus patiner, certains avec leurs parents heureux de profiter d'une occasion de sortir avec leurs enfants. Il y avait là Ernest et Georges Arendt, deux frères de dix-sept et quatorze ans, des cousins de Fernand qui habitaient à deux pas de chez lui. Le jeune

Georges, encore très petit pour son âge, ne patinait pas très bien, tandis qu'Ernest avait des prétentions plus affirmées. C'était un garçon de taille moyenne, assez brun, à l'expression austère accentuée par un pli qui déjà se creusait entre les sourcils. Il travaillait très bien à l'Athénée, et, de caractère plutôt prétentieux, il considérait avec quelque dédain son cousin Fernand et encore davantage l'ami de celui-ci, tous deux encore en cinquième, du haut de sa propre classe de troisième. Effectuant de courts cercles autour de sa mère venue également patiner, il tentait de lui démontrer qu'il lui était devenu impossible de continuer à progresser, faute de disposer de patins de qualité adaptée à son niveau. «Tu comprends, répétait-il avec insistance à sa mère qui aurait préféré profiter simplement, elle aussi, de cet après-midi de détente, il n'y a plus rien à tirer de ces vieux outils-là.» Il pointait son index sur ses patins, des modèles amovibles il est vrai, mais qui rutilaient au soleil de leur nickel, et qu'aurait volontiers troqués contre les siens Jean qui avait apprécié la marque nette qu'ils imprimaient sur la glace de leurs coupantes. «Ce qu'il me faut pour continuer à améliorer mon patinage artistique, ce sont de véritables patins de figure chromés, au bout arrondi cranté, et naturellement vissés sur des bottines spéciales!»

Madame Arendt était petite, mince et gracieuse avec sa taille bien prise que soulignait sa jupe plissée serrée à la taille, avec son épais chandail agrémenté d'un long cache-nez noué sur le côté. Elle patinait bien, beaucoup mieux que son fils qui l'entretenait d'un patinage artistique dont elle mesurait les limites. Elle était fière de son aîné, de son ardeur dans ses études, des succès qu'il y remportait; mais il l'agaçait parfois avec sa suffisance, son snobisme qu'il tenait bien un peu de son père, et aussi ses exigences qu'il lui arrivait encore de formuler d'un ton qui n'était plus de son âge.

«Mais tes patins sont encore très bien! protestait-elle, ils sont surtout très bien affûtés, tu ne pourrais guère faire mieux avec d'autres, même neufs et plus perfectionnés. Et tu sais que des patins vissés aux bottines spéciales coûtent très cher. Nous verrons cela l'an prochain, ou pour Noël, par exemple. Regarde plutôt Jean David, comme il se débrouille bien, avec des patins plus vieux que les tiens, peut-être même un peu rouillés!»

Indirectement mis en cause, Jean souriait à Madame Arendt en remerciement pour son compliment, tandis qu'Ernest n'avait jeté qu'un bref coup d'oeil en direction de ce garçon beaucoup plus jeune que lui. Il savait bien qu'il était meilleur patineur mais il était vexé que sa mère puisse lui donner un gamin en exemple. Et puis, il voulait des patins neufs, tout de suite, il n'avait que faire d'exemples à suivre! Il fronça les sourcils, creusant encore le pli sur le front, et insista d'un ton mécontent: «Mais je te dis,

Maman, que je veux des patins neufs maintenant, tout de suite, je ne veux pas attendre une année encore, tu comprends?»

Madame Arendt était franchement agacée: voici que son grand fils se comportait, une fois encore, comme un petit enfant gâté. Pour un peu, il aurait tapé du pied! Elle haussa les épaules et répondit: «Ça suffit maintenant, Ernest, tu m'embêtes! Tout à l'heure, tu t'adresseras à ton père, pour moi je t'ai dit que je n'envisageais pas cet achat pour maintenant!» D'un mouvement vif, elle lui avait tourné le dos, et s'était rapidement dirigée vers le musicien assis derrière la grille, à quelques pas de l'entrée. Elle lui avait dit quelques mots, et quelques instant plus tard, il avait commencé à jouer une valse viennoise, au rythme un peu ralenti, lourdement marqué par le heurt métallique des cymbales et la frappe sourde sur la grosse caisse. De son allure gracieuse, Madame Arendt s'était approchée de Jean. Avec ses quinze ans il n'avait pas encore la taille adulte, et pourtant il était déjà plus grand qu'elle, en dépit de sa taille très moyenne. Elle lui demanda gentiment: «Veux-tu valser avec moi?» Jean ne s'attendait pas du tout à une telle proposition: il connaissait à peine cette dame, la mère d'un garçon bien plus âgé que lui, elle l'intimidait. De plus, et c'était beaucoup plus grave, il ne savait pas valser en patinant, ni autrement d'ailleurs!

Madame Arendt avait dû deviner ses pensées en voyant son air embarrassé, elle avait poursuivi en souriant pour le mettre à l'aise: «Ce n'est pas bien difficile, tu sais, lorsqu'on sait faire le mouvement de base, c'est une figure que tu exécutes très souvent, regarde!» Elle était partie en deux légères poussées, en avant sur chaque jambe, et amorçant la troisième elle avait pivoté pour poursuivre sa progression en arrière, tout droit, à nouveau en deux impulsions, chacun de ses mouvements s'inscrivant dans le rythme de la valse. Et elle était revenue vers Jean, souriant toujours: «Tu vois que pour toi ce sera facile. On essaye?» Elle lui avait saisi le bras droit, l'avait plaqué sur sa taille, et lui tenant l'autre main au bout de son bras tendu, elle avait commencé de l'entraîner, et il l'avait suivie, encore hésitant.

Durant les premiers pas, Jean s'était laissé mener, assez gauchement: c'est vrai qu'il connaissait assez bien ce mouvement, mais il devait s'habituer à l'harmoniser avec celui de sa partenaire, à l'enchaîner dans une succession ininterrompue en suivant le rythme de la musique, et à entraîner à son tour sa cavalière au lieu de se laisser guider par elle. Comme elle patinait bien, si légère à sa main, à son bras, avec son corps souple et menu, au bout de quelques instants le couple des deux danseurs s'était bien soudé, tournant en larges arabesques sur la patinoire. Maintenant, Jean savourait complètement un plaisir nouveau pour lui, celui de se sentir porté par la musique, entraîné avec sa partenaire comme si les impulsions, les

mouvements ne venaient plus de lui, mais d'une force extérieure qui l'envahissait, à laquelle il n'avait qu'à s'abandonner. La musique elle-même n'était plus faite, à ses oreilles, du son geignant de l'accordéon, du bruit d'assiettes fêlées et des martèlements sourds, elle était la mélodie épurée, l'harmonie rythmée dans laquelle leur couple inscrivait ses lents tournolements. Avec sa danseuse dont il sentait ployer sous ses doigts la souple taille à chacune de ses impulsions, dont il voyait le corps gracieux onduler sous la jupe plissée enlevée dans les pirouettes et dont le visage proche du sien lui souriait du plaisir qu'elle partageait avec lui, il traversait l'étendue de la patinoire dans une sorte d'enivrement qu'accentuait à chaque tour le léger vertige qui le gagnait. C'est à peine s'il avait vraiment conscience de la présence des autres patineurs sur la piste, pour la plupart arrêtés et occupés à contempler ce couple qui valsait, qu'il évitait dans ses évolutions sans qu'il se sente y prendre garde, et qui passaient devant ses yeux, qui défilaient dans un vaste cercle autour de lui comme des ombres inconsistantes.

Lorsque la musique cessa et que sa partenaire s'arrêta devant lui, la patinoire tout entière avait continué de tourner durant quelques instants. Il tenait encore la main de sa danseuse serrée entre ses doigts, sa main droite s'appuyait toujours au creux de sa taille, à l'amorce des hanches, et il plongeait ses yeux dans les siens. Comme lui, elle était un peu essoufflée, ses joues étaient avivées par l'exercice, ses yeux brillaient et elle lui souriait, encore toute emplie du plaisir qu'elle venait d'éprouver. «Nous avons bien valsé, tous les deux!» constata-t-elle au bout de quelques instants. Jean lui sourit à son tour, un peu gauchement, et il murmura maladroitement: «Oh oui, c'est grâce à vous, qui valsez si bien! Merci beaucoup, Madame!» Et il songea enfin à lâcher sa danseuse, qui le remercia également avant de le quitter.

Etait-ce la griserie de cette valse glissée qui avait rendu Madame Arendt plus compréhensive? Deux jours plus tard, retrouvant Fernand sur la patinoire dans l'après-midi, Jean avait vu Ernest arriver également, arborant négligemment à cheval sur une épaule une paire de magnifiques patins, vissés à de hautes bottines marron, exactement ceux que sa mère avait paru vouloir lui refuser.

* * *

«A Kockelscheuer, c'est autre chose que la petite patinoire de la Sche'ss, ou l'Etang Brasseur surchargé de monde: il y deux grands étangs, l'un à côté de l'autre dans la forêt, il paraît qu'on pourra y patiner dimanche. Ce n'est pas très loin, il faut compter un quart d'heure, à bicyclette.» Fernand parlait avec animation, tout heureux de communiquer son information à son ami.

C'était au début de l'année suivante, Jean avait seize ans maintenant, et tout à l'heure il avait écouté avec grand intérêt Fernand lui parler de cet endroit au nom un peu compliqué, qui désignait maintenant pour lui une forêt mystérieuse, inconnue et pourtant toute proche, avec des lacs entourés de sapins, où l'on irait patiner dimanche. Mais voilà: le grand froid tiendrait-il jusque-là? Ce matin même, un ciel couvert, des nuages gris avaient remplacé ce bleu un peu délavé dans lequel un soleil pâle brillait depuis plusieurs jours, et sous le léger choc de l'index de Jean contre la vitre, l'aiguille du petit baromètre accroché dans l'entrée avait fait un bond en arrière. Pourtant il avait gelé fort durant tous ces derniers jours, malgré ses gants de laine Jean avait senti le pincement du froid sur le bout de ses doigts maintenant son cartable, lorsqu'il se rendait à l'Athénée; et ses premières phalanges demeuraient toutes blanches en classe, durant un bon moment. Il devait y avoir une belle couche de glace, sur ces étangs dont Fernand lui avait parlé: cet après-midi, il irait voir cela de plus près, tout seul puisque Fernand devait rendre visite à des parents avec sa mère.

Après le déjeuner, il avait réussi à s'éclipser sans trop attirer l'attention: il avait parlé vaguement d'une promenade en vélo avec d'autres garçons, Maxi avait son rendez-vous habituel avec ses camarades de foot-ball, heureux de constater que l'air était moins vif dehors, la partie serait plus agréable. Francis retrouvait son grand ami qui avait entrepris de lui faire faire des révisions, et Michel allait goûter chez son ami François. Discrètement, il avait troqué dans sa chambre ses souliers bas contre ses bottines: ces chaussures plus rigides n'étaient pas celles qui convenaient le mieux pour faire de la bicyclette, et il espérait que personne ne lui en ferait la remarque. Le plus délicat avait été de prendre les patins dans l'armoire où ils étaient rangés depuis l'année précédente, et de les sortir de la maison; mais il n'avait rencontré personne dans l'escalier, tout s'était très bien passé.

Tout en pédalant sur la route qui abandonnait bientôt les dernières maisons pour filer tout droit dans la campagne, Jean raisonnait encore avec lui-même, en dépit de sa décision déjà prise, comme il le savait tout au fond de lui-même. Il ne voulait pas vraiment patiner, et s'il avait fixé ses patins sur son porte-bagages derrière sa selle, où ils cliquetaient légèrement à chaque ressaut de la route, c'est qu'il voulait voir si la glace tenait, il voulait les avoir avec lui, être paré à tout hasard. En réalité, poursuivait-il ses réflexions en appuyant davantage sur ses pédales dans la lente montée de cette route toujours aussi rectiligne, il était venu reconnaître le chemin pour dimanche, il était curieux de voir ces étendues d'eau dans les bois. Il faisait moins froid qu'hier, il le sentait dans ses mains gantées serrant les poignées de son guidon, l'air moins vif ne pinçait plus ses narines à chaque inspiration, et le

temps pourrait bien changer, d'ici dimanche. Pourtant il devait geler encore, à l'heure présente, tout à l'heure en passant près d'un morceau de pré resté inondé au bord de la route, en bas de la pente, il avait distingué nettement la glace luisante et sèche qui recouvrait la mare, le froid était encore solide.

Voici près d'un quart d'heure qu'il pédalait sur cette route droite, il constatait que Fernand lui avait très bien décrit le chemin: un peu plus loin devant lui, l'orée de la forêt s'amorçait au tournant. Il savait que le premier étang se trouvait là derrière, tout proche. Il avait mis pied à terre, il poussait sa bicyclette à côté de lui, entre les arbres, et devant lui à l'endroit où les sapins s'éclaircissaient à nouveau, il distingua la clairière qui s'amorçait, de hauts roseaux gris, une grande surface noire qui s'étendait derrière.

Il adossa son vélo à l'un des arbres en bordure, il franchit les derniers mètres et se trouva à découvert, face à l'étang qui s'offrait à lui. Il le voyait très bien maintenant, en dépit des roseaux clairsemés qui grignotaient sa surface sur deux ou trois mètres. Il était de forme arrondie, assez irrégulière, son diamètre devait avoisiner la centaine de mètres. Toute proche de ses rives se dressait la ceinture des sapins; leur robe vert sombre s'arrêtait à hauteur d'homme, laissant apparaître les troncs droits et rapprochés autour desquels l'ombre s'enfonçait toute noire dans la forêt.

Autour de lui, c'était le silence; la saison froide avait sans doute fait fuir les oiseaux qui devaient hanter ses rivages, les bruits intermittents de la faible circulation sur la route proche parvenaient affaiblis, assourdis dans le rideau de sapins. L'air était calme, aucun souffle ne bruissait dans les branchages au-dessus de lui, et il retenait malgré lui ses pas écrasant les brindilles et frappant le sol gelé, avec la mauvaise conscience d'un intrus s'aventurant en territoire interdit. Il était seul, au milieu de cette nature froide, à contempler au-dessus de la clairière le ciel dont la grisaille ne parvenait pas à éclaircir la surface noire de l'étang. Il espérait que ses gestes mesurés, son attitude discrète, lui vaudraient de se faire admettre dans cette solitude, qu'il pourrait troubler de son exclusive présence.

S'avançant avec précaution de quelques pas encore, il marchait maintenant sur l'étang, froissant les tiges de roseaux entre lesquelles il distinguait la glace. Elle était si transparente qu'il voyait nettement les minces brins enserrés dans son étau, et dessous l'herbe couchée, les racines qui couraient sur le fond tout proche. Et il avait dépassé la couronne de roseaux, il était tout à fait sur le plan d'eau désormais, il en voyait autour de lui, au-dessous de lui la surface qui s'étendait toute noire de son fond de tourbe qu'il distinguait encore dans sa position près du bord à travers la glace et l'eau claire. Enchâssé dans ses sapins verts noyés dans le noir de la

forêt, cerclé de l'anneau gris de ses roseaux fanés, c'était le Miroir des Ténèbres sur lequel se tenait Jean immobile, saisi par le silence, la mystérieuse tranquillité du site.

Il se reprit après quelques instants, songeant qu'il se tenait sur cette glace lisse qui luisait doucement sous le ciel couvert, qu'il était venu reconnaître, justement pour voir si elle tiendrait. Avec précautions, il sauta à pieds joints, se recevant d'abord en souplesse sur la pointe des pieds, s'enhardissant ensuite pour sauter plus haut et se recevoir à plat, les jambes raidies pour rendre plus violent le choc sur la glace . . . elle tenait! Il avait eu bien raison, il avait bien fait de venir jusqu'ici: pour lui tout seul, il avait la disposition d'une patinoire merveilleuse, il allait glisser sur le Miroir des Ténèbres!

Il était pressé maintenant, il s'était hâté d'aller chercher ses patins. Assis à même la glace, au milieu des roseaux, aussi vite qu'il avait pu, il avait tourné la clé pour resserrer les mâchoires sur les talons et les semelles – heureusement qu'il ne l'avait pas oubliée, il n'y avait personne ici pour lui en prêter une!

Debout sur ses patins, au-delà de la bordure de roseaux, une dernière hésitation l'avait arrêté devant cette glace si lisse, si neuve, cette étendue vierge qu'il allait égratigner, marquer pour le temps de son existence. Et puis il s'était lancé, en élans allongés traçant de larges courbes successives sur chacun de ses patins, écoutant leur crissement à chaque poussée suivi du léger chuchotis de la lame glissant sur la dure surface, entrecoupé de petits tintements métalliques lorsque la pointe d'un patin venait l'effleurer. D'une pirouette glissée, il s'était mis en marche arrière, poursuivant sa progression en amples mouvements déhanchés, suivant des yeux le mince trait blanc qui s'inscrivait en courbes inversées sur la surface noire. En se laissant glisser sur son élan, il ralentissait doucement, il distinguait plus nettement les détails de la glace, parfois une grosse bulle d'air emprisonnée dans son épaisseur, boule de cristal blanc aux reflets bleutés noyée dans l'onix, ou une branchette saisie dans le gel alors qu'elle se balançait sur l'eau, comme un bateau pris dans les glaces du Pôle. Et glissant au-dessous de lui, sombre et impénétrable, le Miroir des Ténèbres qui défilait, dans lequel il voyait en se penchant se refléter son image mobile, et sous lequel dormait une eau secrète, une eau de nuit.

Il s'enhardissait peu à peu, il s'accoutumait à cette solitude, à ce silence qu'il était venu troubler. En quelques poussées plus vigoureuses, il avait accru sa vitesse. Il avait amorcé une longue courbe, penché sur un pied vers l'extérieur, et repartant à nouveau, très vite cette fois, il avait changé de pied pour tracer une nouvelle orbite, qui traversait de son arc plus serré le

centre de l'étang. Sous son patin, il avait cru sentir comme un frémissement presque imperceptible; un grondement léger avait paru monter des profondeurs, se propageant le long de la surface en craquements qui filaient sous la glace en ramifications invisibles, renaissant sous son avance pour aller se perdre en échos décroissants en direction des rives.

Jean savait qu'une glace neuve se tassait sous la charge, cherchant l'appui sur l'eau dont elle pouvait être séparée par une lame d'air. Pour éviter des craquements, voire des fentes qui pouvaient se former dans la glace, il était d'usage d'y ouvrir des trous le long des rives, à intervalles réguliers; ainsi elle respirait, et se posait en souplesse sur l'assise de l'eau. Il ne s'inquiétait pas vraiment de ces craquements légers, il s'en amusait plutôt. Comme il avait remarqué qu'ils se produisaient lors de ses passages en vitesse, au moment où il se penchait et que la lame s'agrippait dans la courbe, il avait entrepris de tourner à vive allure en anneau resserré, la jambe extérieure remontant le long du patin intérieur pour le soulager le temps qu'il reprenne sa place, en longs cisaillements qui marquaient les traces nettes d'une suite d'évasions vers le large toujours combattues. Il allait de plus en plus vite, il voyait autour de lui les rives encombrées de roseaux défiler pour former une petite muraille grise, et plus loin la frondaison des sapins toujours renouvelée sur la trouée noire. Il n'était pas vraiment inconscient du risque qu'il prenait peut-être, il le minimisait plutôt volontairement afin de retirer un plaisir supplémentaire de ce patinage qui devait être encore défendu, qui pouvait être dangereux. Il savait bien que sous ses patins, sous cette glace qui sans doute n'était pas encore tout à fait assez forte, il y avait l'eau de l'étang au fond noir, profond peut-être. Voici que le grondement reprenait sous le poids de ses poussées, il s'amplifiait en s'éloignant sous ses pieds, il s'écartait en craquant dans toutes les directions. Sous ses patins, sous son poids Jean sentait maintenant une longue ondulation qui parcourait la glace, une faible vague qui se formait à son passage, qui le quittait en remontant derrière lui, tandis que la force de ses appuis sur la glace le maintenait dans le creux qui avançait avec lui.

Et dans l'ivresse de sa progression accélérée, à la limite du dérapage, Jean avait senti le gagner une angoisse insidieuse, une crainte encore indéfinie, qui ne l'avait pas encore incité à ralentir, mais qui prenait une consistance accrue à chacune de ses enjambées, à chaque accentuation de ce roulement grondant qui accompagnait son avance dans ce creux de glace ondoyante. Déjà il s'était dit qu'il ne ferait que terminer le grand cercle entamé, qu'il se laisserait aller sur sa lancée, bientôt, pour rejoindre la rive. Mais il entendit naître sous ses pieds un craquement plus sec, plus violent; baissant les yeux, il aperçut une profonde brisure qui courait sur la glace, qui s'écartait de lui en tous sens, en capricieuses déchirures qui le

devançaient même dans sa propre progression, comme de minces serpents qui naissaient sous ses pas et qui s'allongeaient tout autour de lui en lignes brisées, indéfiniment. Le grondement continu s'accompagnait de ce déchirement plus net, plus sec de la brisure de la glace, et brusquement la sourde appréhension, la peur incertaine que Jean n'avait pas voulu reconnaître avait fait place à un accès de véritable terreur. Qu'allait-il devenir si la glace continuant de se briser s'effondrait sous lui, s'il s'enfonçait au milieu de cet étang, à un endroit peut-être profond, avec un sol vaseux et qui était glacé en tous les cas? Il était seul, tout seul dans cette clairière remplie d'eau noire et de glace, entouré de toutes parts de sombres sapins qui le cachaient complètement de la route. Il mesurait son imprudence, il se souvenait des paroles de Fernand: «Dimanche prochain, on pourra patiner . . . » Il manquait cinq jours encore, cinq journées de gel qui auraient épaissi la glace, une attente jugée trop longue qu'il avait prétendu refuser.

Toutes ces pensées, bien d'autres encore défilaient dans son esprit à toute vitesse, tandis qu'il se laissait glisser sur sa lancée, vers le bord le plus proche, sans faire le moindre mouvement susceptible d'augmenter la charge de ses patins sur la glace. «Glissons, glissons . . . » se disait-il anxieusement.

Mais cet effondrement qu'il avait tellement redouté ne s'était pas produit, la glace avait tenu malgré tout, et maintenant que Jean avait cessé de peser de son poids accru par ses courbes serrées, le bruit des craquements s'était interrompu autour de lui, et les échos des grondements qui couraient sous la glace finissaient de mourir au loin.

Il avait atteint les roseaux qui bordaient les rives sur l'étang, déjà il se savait hors de danger. Après avoir franchi les quelques pas qui le séparaient de la rive, il s'était retourné, sur la berge, en sécurité. Il était essoufflé par la rapide course en cercle de tout à l'heure, et par l'angoisse qui l'avait saisi ensuite si brutalement: il respirait encore très vite, et fort. A quelques pas de lui, désormais inoffensif, s'étendait toujours le Miroir des Ténèbres. Il avait égratigné, éraflé de ses patins sa surface si lisse, il distinguait très bien les lignes droites, les courbes, les figures qu'il avait tracées. Et n'était-ce pas lui, avec ses violents efforts pour tourner plus vite, toujours plus vite en taillant, en cisillant impitoyablement de ses lames mordantes le beau miroir qui le portait, qui avait provoqué les premiers grondements, qui les avait recherchés ensuite, écoutant avec une joie mêlée d'appréhension les craquements qui se propageaient sous ses pieds? N'était-ce pas lui qui avait fini par fendre la glace lisse, envoyant dans toutes les directions les lignes brisées de cassures? Debout au bord de l'étang, il voyait nettement ces fentes qui rejoignaient là-bas le centre où la rupture s'était déclarée, elles

couraient en lignes capricieuses dans toute l'épaisseur de la glace, qui n'avait pu supporter l'effort auquel il l'avait soumise. Et le Miroir rayé, souillé, brisé même, avait voulu se venger, il avait tenté de se rompre tout à fait, de s'ouvrir sous le poids de l'imprudent venu troubler sa sérénité, et de l'engloutir. Mais il n'avait pas réussi, Jean avait pu s'arracher à temps à son étreinte. Sain et sauf sur la rive, il demeura immobile un moment encore, à contempler le sombre étang caché dans la forêt.

Il avait ôté ses patins, et rejoint la route en poussant sa bicyclette sous les sapins. Sur le chemin du retour, tandis qu'il pédalait ferme, il se disait qu'en rentrant il se dépêcherait de replacer dans le placard ses patins, après les avoir essayés, sans parler à personne de son escapade: il sentait bien qu'il n'avait aucune raison d'être fier.

Et pourtant . . . Qu'il avait été grisant, son premier contact avec Kockelscheuer! Dans son esprit encore agité, les images, les impressions défilaient à nouveau, si proches dans son souvenir: la découverte de cet étang gelé, encerclé de roseaux et de sapins, la prise de possession de cette solitude, de cette patinoire qu'il avait eue toute vierge, pour lui tout seul, le glissement sur le Miroir des Ténèbres, et le vent de la vitesse, et les grondements, les craquements qui annonçaient la vengeance.

* * *

Il allait avoir dix-sept ans, et pour Noël il avait reçu des patins neufs. Ils les espérait depuis longtemps, et ses vieux patins avaient largement mérité leur retraite, lorsque le soir de Noël Jean avait admiré longuement les patins neufs, chromés, à l'extrémité arrondie et crantée. C'étaient exactement les patins qu'il désirait, un peu grands peut-être, une pointure en trop. Ils étaient parfaitement aiguisés, Jean s'était amusé à couper une grande feuille de papier du tranchant d'une arête des lames.

Les chaussures n'étaient pas de véritables bottines de patinage. A Katowice, Max avait sacrifié des bottines inutilisées, lorsqu'il avait tenté de se remettre à ce sport, sans grande conviction. Plutôt que de les laisser dormir dans l'armoire, il y avait fait fixer les patins de Jean, qui avait presque sa pointure. Mais ces bottines à la fois trop longues et trop étroites avaient un autre grave défaut: elles étaient beaucoup trop souples pour ses chevilles. Il s'en était bien rendu compte, avant même de faire un essai sur la glace, et à sa demande, pour renforcer leur tenue, il avait été nanti de deux courroies spéciales, qu'il enroulait sur ses chevilles par-dessus ses bottines. Le résultat n'était pas très satisfaisant, il lui aurait fallu des bottines plus rigides, épousant mieux les chevilles et le bas des jambes. Mais enfin tels qu'ils étaient, ces patins neufs vissés sur les bottines plaisaient beaucoup à Jean, qui avait hâte de les essayer.

La période de gel amorcée à la fin de l'année avait persisté, et dès les premiers jours de janvier les étangs de Kockelscheuer avaient été ouverts au patinage, cette fois tout à fait officiellement. Jean avait ainsi retrouvé le paysage attachant de ces étendues gelées dans leur sertissure de sapins. Le site avait perdu l'attrait un peu trouble de sa solitude sauvage, mais il avait gagné en échange l'animation et la vie que lui apportait toute une jeunesse venue s'ébattre.

Tout près derrière celui que Jean avait reconnu l'année précédente, un autre étang plus grand de moitié recevait le plus grand nombre de patineurs. On ne s'y pressait pas comme sur l'Etang Brasseur, on se rendait à Kockelscheuer à bicyclette, à moins d'être parmi les rares privilégiés dont les parents possédaient une auto – et acceptaient de la prêter. La place ne manquait pas pour évoluer, Jean pouvait se lancer à corps perdu, suivi ou précédé de Fernand, parcourant en tous sens le grand étang en évitant sans difficulté les autres patineurs.

Sur le Miroir des Ténèbres, comme Jean l'appelait toujours secrètement, il n'y avait presque personne, seuls y évoluaient de rares amateurs de solitude, ou encore des débutants qui dégrossissaient discrètement leur trop évidente maladresse. Mais on parlait beaucoup, à cette époque, des rudes hockeyeurs sur glace, et les grandes équipes européennes, davantage encore les fabuleux géants canadiens qui pratiquaient ce sport violent, rapide et viril excitaient l'admiration de nombre de garçons. Déjà, les patins de hockey commençaient à remplacer les classiques patins de figure. Avec leurs minces lames droites, ils ne permettaient guère que de démarrer et de s'arrêter sèchement, et naturellement d'aller vite. Mais la plupart des jeunes patineurs n'en savaient pas autant, et n'en demandaient pas davantage pour les quelques heures de patinage, échelonnées sur trois semaines au plus, qu'ils pouvaient espérer pratiquer dans l'année.

Un jour, un garçon s'était présenté pourvu d'un équipement presque complet de hockeyeur. D'autres amateurs s'étaient taillés des cannes dans des branches, et Jean avait proposé d'aménager la piste sur l'autre étang presque désert. Ils s'y livraient des parties acharnées de hockey, dont les règles mal connues n'étaient pas toujours respectées, mais qui restaient en revanche exemptes de brutalité. Jean et Fernand aimaient prendre de vitesse les adversaires, les passer en brusques crochets et vire-voltes, le palet bien collé contre le plat de la canne frottant la glace, pour le projeter au-delà des barrages en direction des buts que le gardien n'arrivait pas toujours à protéger de son corps. Souvent ils jouaient l'un contre l'autre, parce qu'ils étaient de force comparable et qu'en général les autres garçons qui faisaient le gros des équipes étaient de moins bons patineurs. Ils se livraient de rudes combats, se disputant le palet, l'un parvenant parfois à le

reprendre à l'autre quand déjà le but paraissait assuré. C'était alors la remontée à toute allure de tout le terrain en sens inverse, le chasseur devenu gibier essayant d'échapper à la poursuite de l'autre, poussant et protégeant du mieux qu'il pouvait le précieux palet, jusqu'à ce qu'il puisse l'expédier en direction du but adverse.

Un après-midi de dimanche s'était passé différemment. Voici plus d'un an que Jean poursuivait avec une jeune fille de sa connaissance une petite aventure, une amourette qui avait beaucoup occupé ses pensées. L'année précédente, alors qu'elle était en pleine floraison, Jean avait un jour affirmé naïvement à la maison, au cours d'une conversation à table, qu'il préférerait aller à un thé dansant où la jeune personne se rendait elle-même, plutôt que de passer son après-midi à patiner. Or, chacun savait dans la famille qu'aucune distraction, aux yeux de Jean, ne pouvait être comparée au patinage. «Voilà qui est nouveau, et inquiétant, s'était empressé de relever Max d'un ton faussement effrayé et soucieux. Si nous en sommes là maintenant, il ne me reste plus qu'à me procurer des gants blancs et un chapeau haut de forme, afin de rendre une visite officielle aux parents de l'heureuse élue.» Naturellement, Jean avait rougi violemment, et il s'était bien gardé depuis de faire état de ses relations du reste mouvementées avec la demoiselle de ses pensées.

En la reconduisant chez elle après le concert sur la Place d'Armes, il avait réussi à la convaincre de venir patiner à Kockelscheuer. A vrai dire, on ne pouvait vraiment parler de patinage pour cette débutante, qui tenait tout juste debout sur ces diaboliques engins qui dérapaient et glissaient dans tous les sens. Elle ne témoignait guère d'enthousiasme pour cet exercice qu'elle trouvait difficile, elle n'était pas très sportive et la perspective d'un transport inconfortable à bicyclette dans le temps froid ne l'enchantait pas vraiment non plus. Aussi avait-elle fixé l'heure du départ plus tard que d'habitude, ne pensant pas faire preuve d'une bien longue endurance sur ses patins. Il avait retrouvé la jeune Daisy à l'heure dite à deux pas de chez elle, emmitouflée dans ses chandails et son épais pantalon de survêtement, et il l'avait installée aussi bien que possible devant lui, en amazone sur le cadre de sa bicyclette. Pour lui, le chemin de l'aller avait paru bien agréable, en dépit de l'effort supplémentaire qu'il devait fournir sur les pédales: le vent soufflait parfois des mèches blondes sur son visage tout près du sien, et Daisy ne retirait pas sa joue fraîche par l'air vif lorsqu'il y appuyait doucement la sienne. Dans sa respiration activée par l'exercice, il sentait le léger parfum qui émanait de son corps si proche, qu'il frôlait ou heurtait doucement en pédalant. Mais lorsqu'elle était descendue à l'arrivée de son siège provisoire, cette barre d'acier si mince et si dure, un peu ankylosée par la position qu'elle avait dû conserver, elle avait fait la moue

en regardant à peine l'étang où évoluaient les nombreux patineurs arrivés plus tôt: «Je suis déjà bien fatiguée, et j'aurais mieux fait d'aller au cinéma!» Agenouillé devant elle, Jean avait fixé soigneusement ses patins à ses chaussures, et il lui avait proposé de lui donner une leçon. Debout à côté d'elle sur la glace, la maintenant solidement de ses deux mains saisissant les siennes au bout de leurs bras croisés, il lui faisait pousser en avant une jambe après l'autre, en balançant l'équilibre du corps en même temps que lui. Ainsi soutenue, la débutante avait vite acquis l'impression qu'elle en savait assez pour s'aventurer toute seule; malheureusement les progrès ne pouvaient être aussi rapides, et lorsqu'il la lâcha à sa demande, elle esquissa à peine quelques pas avant de perdre l'équilibre et de s'asseoir assez vivement sur la glace, sans aucun mal du reste. Mais déjà elle trouvait que la leçon avait assez duré, elle jugeait bien ingrat et difficile ce sport qui ne lui apportait pas de satisfactions immédiates. Elle fit la grimace devant son offre de continuer à s'avancer, bien maintenue à ses côtés. «Pousse-moi plutôt, lui dit-elle, c'est plus amusant!» Et il la saisit aux hanches, la maintenant plus fermement en la redressant chaque fois qu'elle dérapait ou menaçait de perdre l'équilibre.

Elle avait paru apprécier la promenade pendant un moment. Et puis elle avait reconnu deux de ses amies en passant à côté d'elles, elle avait voulu aller les retrouver. «Si tu veux, dit-elle à Jean, repasse dans un petit moment!» Jean l'avait quittée, plutôt vexé de se voir préférer un bavardage avec des amies, il était parti en coup de vent, non sans remarquer le coup d'oeil des deux jeunes filles appréciant son patinage, tandis que Daisy s'était déjà lancée dans l'évocation de ses rencontres, le matin au concert.

Il se sentait responsable d'elle, puisqu'il l'avait emmenée, et il était revenu assez rapidement dans le coin dont elle n'avait guère bougé. Là, il avait trouvé les trois filles en conversation animée avec deux garçons qui leur lançaient des plaisanteries en traçant des cercles autour d'elles. Lorsqu'elle le vit arriver vers le groupe, Daisy l'accueillit de loin pour le prévenir: «Je suis fatiguée, tu sais; nous allons nous reposer à l'auberge au bord de la route, au croisement en bas de la côte. Tu pourras venir m'y reprendre, lorsque tu rentreras à la nuit!»

Jean commençait à connaître un peu son amie – depuis un temps assez long, songeait-il à cet instant – mais il se demandait si elle n'exagérait pas un peu, dans sa désinvolture à son égard. Il fut sur le point de lui rétorquer qu'elle pouvait aussi bien rentrer toute seule; mais il se ravisa en évoquant certains souvenirs qu'il avait d'elle, des moments où elle lui avait paru moins indifférente. Il haussa les épaules, tout de même mécontent, et il lui répondit en la laissant là: «Comme tu veux, à tout à l'heure!» Il songeait

qu'à cause d'elle, il avait renoncé à une belle partie de hockey; maintenant, il était trop tard pour décider les garçons d'en entamer une, la nuit tomberait avant une heure.

C'était un café de campagne isolé, à la croisée des chemins, dont le patron appréciait sûrement l'afflux de clientèle que lui apportaient les étangs gelés. Au crépuscule, en pénétrant dans la salle, assez vaste mais plutôt basse de plafond, du dehors froid auquel il s'était accoutumé depuis plusieurs heures, Jean avait été accueilli par la chaude haleine de la pièce close, aux forts relents de bière, de vin et de café mêlés aux odeurs des cigares et des cigarettes, dont la fumée entourait les grosses ampoules blanches d'un halo bleuâtre. Au fond de la salle, face à la porte d'entrée, il avait distingué la blonde Daisy assise entre ses deux amies, distribuant sans lésiner dans sa conversation animée ses regards et ses sourires aux deux garçons assis en face d'elle, de l'autre côté de la table. «Avec moi, songeait Jean, elle ne dit presque jamais rien . . . Que peut-elle donc avoir à leur raconter de si passionnant?»

Il avait pris place aux côtés des deux garçons, le temps de boire un vin chaud en vitesse, car la nuit tombait, il ne voulait pas que les parents de Daisy puissent s'inquiéter.

La jeune fille était de fort bonne humeur, les joues rosies par l'air vif qu'elle avait affronté, et aussi peut-être par l'action du vin chaud qu'elle achevait de déguster. Elle continuait à rire et à plaisanter, et il avait semblé à Jean qu'elle était particulièrement généreuse de ses sourires et du regard de ses yeux bleus pour l'un des deux garçons en face d'elle, le plus séduisant comme par hasard, qui ne se privait pas de lui rendre ses attentions, manifestement flatté et sans égard pour la jeune fille assise en face de lui, qu'il accompagnait et qui s'efforçait de ne rien remarquer de ces manèges.

Aussi était-ce Jean dont l'agacement avait repris qui avait insisté bientôt pour faire reprendre à tous la route du retour. En protestant contre l'inconfort du siège qu'elle retrouvait, Daisy s'était installée à nouveau sur le cadre de la bicyclette. Le retour s'était effectué à peu près comme l'aller: loin de la présence des deux jeunes admirateurs qui l'avaient émoustillée, son amie avait retrouvé son calme. Sans protester, elle avait laissé Jean appuyer à nouveau sa joue contre la sienne, qu'il avait trouvée chaude encore de l'animation du café. Le froid pinçait maintenant dans la nuit tombée, les pneus crissaient légèrement dans leur course sur le sol gelé, et à son passage sous les réverbères des faubourgs, apparaissaient les petits nuages de brume blanche que Jean soufflait dans ses efforts pour grimper la côte avec son fardeau. Ses mains resserraient leur prise vers le centre du guidon, soutenant la jeune fille qui avait cessé de bavarder.

Lorsqu'il l'avait déposée, presque devant sa porte, c'était elle qui l'avait embrassé avant de s'enfuir en trébuchant vers sa maison, encore courbaturée. Et Jean rentrant chez lui se sentait bien forcé de pardonner encore à cette Daisy un peu légère, mais dont les lèvres avaient été douces sur les siennes. Lorsqu'il évoquait les sourires, les regards dont elle avait gratifié l'autre garçon, il constatait avec surprise qu'il n'en éprouvait qu'une contrariété assez légère, une sorte d'énervement passager bien différent de cette jalousie qu'il avait connue, il n'y avait pas si longtemps. Il s'étonnait aussi, en rangeant soigneusement ses patins dûment essuyés dans l'armoire, d'avoir surtout regretté la partie de hockey manquée pendant cet après-midi un peu gâché pour lui. Peut-être ce moment solennel s'éloignait-il pour Max, où il se verrait obligé d'enfiler des gants blancs et de se coiffer d'un chapeau haut de forme.

* * *

On avait très peu patiné l'hiver suivant, la période de gelée avait été bien courte. Et après un été plutôt maussade, il avait encore beaucoup plu au cours de l'hiver de l'année suivante, dès la fin de l'automne de lourdes averses froides avaient cinglé les prés et les champs. Ni la terre gorgée ni l'air également saturé n'avaient pu absorber aussi rapidement toute cette eau, dont les réserves s'étaient accumulées dans les cuvettes naturelles de la campagne, lorsque les ruisseaux ou les fossés d'écoulement ne pouvaient évacuer ces masses liquides dans leur lit insuffisant ou provisoirement obstrué. L'hiver pourri jusque-là n'avait apporté que ces inondations tristement disséminées sous un ciel empli de nuages gris, dans lequel les corbeaux frustrés de leurs terrains de chasse habituels volaient lourdement en échangeant leurs rauques messages.

Avec mélancolie, Jean songeait que pour son sport de prédilection l'année de son examen de maturité ne se révélait guère favorable. Bientôt il devrait quitter cette ville, ce pays pour aller poursuivre ailleurs ses études, et qui pouvait prévoir quand se présenterait à nouveau une occasion pour lui de s'élancer sur les étangs de Kockelscheuer?

Et puis le temps avait changé au cours de la seconde moitié de la saison, à fin janvier un temps froid avait succédé à la longue période humide, et partout dans la campagne la glace avait emprisonné toutes ces eaux dormantes. Pour compenser la trop longue période de bourrasques de vents d'ouest et de nuages grossis par la pluie, c'était un ciel bleu qui cernait maintenant tout le paysage, et si le soleil de la fin d'hiver faisait déjà sentir sa chaleur aux heures de midi, l'air demeurait sec et vif, une forte gelée mordait le matin les doigts des imprudents qui avaient oublié leurs gants. Le froid persistait, les garçons venus de petites localités environnantes

apportaient dans la cour de l'Athénée des nouvelles de la campagne: dans quelques jours, dimanche sûrement, on patinerait sur les terrains inondés.

Avec de nombreux autres citadins qui dix jours plus tôt n'auraient jamais entrepris pareille villégiature pour aller voir des prés inondés, le petit train avait débarqué à Bettembourg Jean venu avec son jeune frère Michel, en compagnie de Fernand et de Georges venu se joindre aux deux amis.

Ce court déplacement en valait la peine, qui déposait à pied d'oeuvre patineurs et curieux devant une patinoire aux proportions quasiment gigantesques. Sur les vastes prairies étalées sur des centaines et des centaines de mètres, parsemées de rares bouquets d'arbustes et sillonnées en leur milieu d'un mince ruisseau, la glace étendait presque à perte de vue sa couverture grise, sur laquelle le soleil faisait jouer des brillances bleutées. Sur cette surface aux proportions inusitées, promeneurs et patineurs isolés les uns des autres semblaient de minuscules têtes d'épingles de toutes couleurs, piquées au hasard sur une grande feuille à dessin.

Pour imiter les patineurs de fond qu'ils avaient vus au cinéma dévorer la glace à longues enjambées, la marquant de grandes estafilades de leurs minces couteaux, Fernand et Jean étaient partis à la conquête de la prairie gelée. A quelques mètres l'un de l'autre, penchés en avant et les mains serrées dans le dos, ils réglait l'un sur l'autre leurs poussées régulières, allongeant leurs pas glissés comme s'ils étaient chaussés de bottes de sept lieues. Les patineurs qu'ils croisaient ou dépassaient, les promeneurs arrêtés sur la glace, les paquets épars de buissons ou les arbustes défilaient tout au long de leur progression en ombres fugitives, absorbées derrière eux à peine aperçues, tandis que les gagnait le rythme nouveau de leur souffle plus court dans cet effort soutenu. Lorsqu'ils s'étaient arrêtés quelques instants avant de faire demi-tour, un peu enivrés par la longue course dans l'air froid, ils étaient loin encore de la limite de l'inondation, dont ils devinaient l'amorce à son rétrécissement autour du ruisseau qui poursuivait son cheminement en serpent.

A leur retour près de leur point de départ, ils avaient retrouvé Georges, d'autres amis, des camarades venus de leur côté goûter à leur manière à ce rare plaisir de l'évolution sur de grands espaces. Jean avait proposé de faire un «serpent», et très vite s'était formée une longue ligne de plusieurs dizaines de patineurs se tenant crochetés par les mains nouant les poignets. A l'autre extrémité, à une cinquantaine de mètres de Jean qui attendait que soit bien soudée la longue chaîne, le jeune Michel se tenait accroché des deux mains au dernier maillon, ravi d'avoir été désigné pour occuper cette place de choix.

Jean avait démarré, arc-bouté sur la glace, dans ses efforts pour ébranler et tirer le serpent derrière lui. Chacun des patineurs enchaîné l'un à l'autre

avait suivi en tirant sa part du serpent, qui avait vite atteint une assez bonne allure. Jean avait entraîné la chaîne vers le large, à dessein, devant lui s'ouvrait un vaste territoire quasiment désert. Pivotant alors sur place à angle droit, il avait tiré de toutes ses forces sur le serpent qui le suivait de son mieux dans la courbe serrée, glissant et dérapant en s'écartant toujours davantage de lui. La chaîne avait amorcé son tournant autour du point fixe, et les maillons prenaient la courbe, chacun à leur tour, dans une accélération toujours plus vive. Les derniers patineurs, enlevés à la manière d'une mèche de fouet, avaient entraîné à leur tour le jeune Michel toujours très satisfait, pour le lâcher après lui avoir imprimé une dernière accélération, comme une fronde lâche son projectile.

Les bras écartés pour s'efforcer de conserver son précaire équilibre, Michel ainsi propulsé glissait tout droit sur la glace, à toute allure. Il avait dû faire alors un faux mouvement, un de ses patins avait peut-être heurté quelque bout de branche pris dans la glace: il avait perdu l'équilibre, et il glissait maintenant presque aussi vite sur son postérieur, sa figure hilare tournée vers les participants au «serpent» qui le regardaient s'éloigner. Il n'essayait pas de se retourner sur son centre de gravité, ou simplement de tourner la tête en direction de sa progression, il était tout au plaisir de la longue glissade qui l'emportait. Dans le prolongement précis de sa trajectoire, un gros homme immobile se tenait sur ses patins, en conversation avec un autre patineur, le dos tourné à Michel encore éloigné de lui d'une bonne dizaine de mètres. L'espace interminable de quelques deux secondes, Jean avait connu le sentiment de l'impuissance, de l'incapacité d'agir sur l'événement qui se déroulait sous ses yeux. Il était trop loin pour pouvoir rejoindre à temps et tenter de faire dévier de sa direction Michel qui continuait de glisser vers une cible tout aussi inconsciente que lui-même. Il avait crié, hurlé ses avertissements . . . aucun des deux n'avait compris, n'avait réagi. Il avait eu le temps, longuement, de penser au vers que Max citait si volontiers, qui prenait ici une signification d'une douloureuse ironie: «Glissez, mortels . . . »

A près de cent mètres, le choc se produisit, inscrit dès le début dans cette trajectoire comme un incident sur les rails d'une destinée. Le dos courbé de Michel heurta assez vivement les jarrets du gros homme arrêté, poussant en avant ses jambes sur ses patins et faisant choir son corps massif privé de support. Dans le choc, Michel avait glissé de côté, et Jean avait encore subi cet instant interminable, durant lequel le postérieur rebondi du poussah déséquilibré et battant l'air de ses bras avait semblé suspendu, avant de s'écrouler lourdement, très exactement sur la tête de Michel couché sur la glace.

Affolé, angoissé, Jean rejoignit les patineurs accidentés encore à terre, avant même, semblait-il, que le gros homme ait réalisé ce qui lui était arrivé.

Il n'avait aucun mal, il tentait laborieusement de se remettre sur ses patins, mais Michel gisait immobile sur la glace, la figure toute pâle et les yeux clos. Avec d'infinies précautions, Jean prit dans ses bras le corps inanimé du jeune garçon, et il patina vers la rive, portant avec le léger fardeau la lourde angoisse qui l'étreignait.

Mais fort heureusement, déjà pendant le trajet vers le bord, Michel était revenu à lui. Il n'avait pas su tout de suite ce qui lui était arrivé, et son crâne éprouvé sous le choc le faisait bien souffrir. Mais il n'avait rien de grave, et Jean qui l'avait étendu sur le pré en bordure de la glace le voyait s'efforcer de lui sourire, à travers ses larmes. Une dizaine de minutes plus tard, l'accident était à peu près oublié, et Michel tout de même encore sonné avait été reconduit en voiture par un patineur rentrant à Luxembourg, davantage intéressé par sa promenade en voiture que par le souvenir de son carambolage.

Un moment plus tard, Jean s'était remis à un exercice qu'il aimait, celui du saut en longueur en patins. Il manquait d'entraînement, et il avait pris d'abord un élan modeste. Les deux pieds joints, bien parallèles, il glissait sur sa lancée et s'enlevait en souplesse, levant les genoux jusqu'aux épaules, pour se recevoir un peu plus loin et continuer sa glissade. Il avait repéré un emplacement favorable, comme un couloir délimité par des rangées d'arbustes clairsemés. C'était le lit du ruisseau, qui dessinait à cet endroit une longue ligne bien droite, avant de reprendre ses capricieux méandres qui s'enfonçaient dans l'étendue glacée.

Des garçons, des adultes avaient remarqué son manège, ils s'étaient approchés afin de le suivre dans ses tentatives, que quelques garçons s'efforçaient d'imiter. Bientôt, un haie vivante remplissait les espaces entre les arbustes, et à l'emplacement des sauts les spectateurs attroupés sur plusieurs rangées commentaient les prestations de chacun.

Maintenant, Jean tenait la bonne cadence, il arrivait presque à pleine vitesse avant de s'enlever. Pour la durée trop brève de son saut, il lui semblait que le vent qui dans sa course avait fouetté ses bras et sa tête passait maintenant au-dessous de lui, glissait sous ses patins pour le maintenir en l'air un peu plus longtemps. Et tout comme il avait vu s'échapper la glace lorsqu'il avait bondi, de même il la voyait revenir l'instant d'après, il se recevait sur elle en souplesse, reprenant sa longue glissade.

Voici qu'il sautait aussi loin qu'en été, sur le sautoir du stade. Il n'était qu'un sauteur assez moyen, mais avec l'élan pris à pleine vitesse, la violente enlevée, la réception tout de même acrobatique qui faisait claquer, cliqueter et crisser les patins avant qu'il amortisse sa lancée, ces sauts

rapides avaient retenu les spectateurs le long de la piste. Parmi eux Jean avait remarqué Pierre, ce garçon plus âgé que lui d'un ou deux ans, mince et souple, un athlète qu'il admirait, et il s'était surpassé. A pleine vitesse, il s'était détendu en l'air comme un ressort, pour atterrir bien au-delà de la marque qu'il s'était déjà faite. Lorsqu'il était passé en revenant entre les haies des spectateurs, Pierre avait observé d'un ton appréciateur: «Pas mal, Jean! Mais tout de même, je saute plus loin, moi, sans mes patins!»

«Je le sais bien . . . », avait répondu Jean. Certes, il patinait mieux que Pierre, mais il l'avait vu sauter sur terre, en été, il avait admiré, envié sa force et sa souplesse qui le faisaient bondir comme un grand chat sauvage. Et jamais il ne l'égalerait.

Un peu essoufflé, un peu fatigué, il était reparti d'une allure lente cette fois, enfilant le couloir entre les arbustes qui partait d'abord tout droit, abandonnant les spectateurs qui se dispersaient. Dans ses pensées, comme il le faisait souvent, il associait Pierre avec la jeune fille qui occupait constamment son esprit. Elle était présente également, cet après-midi, et tout à l'heure après le départ de Michel il avait pu guider sur la glace ses pas encore hésitants. Pendant un court instant, il l'avait maintenue toute proche de lui, ses deux mains enserrant les siennes. Elle suivait ses pas, son corps obéissant se penchait avec le sien sur une jambe, sur l'autre tandis qu'un sourire tempérait le pli d'application de ses lèvres. Après la brève leçon, il avait pu encore d'abord la pousser devant lui, ses deux mains posées sur sa taille, à la naissance de ses hanches, sous ses doigts sa chair jouait douce et tiède. Ensuite, il l'avait tirée, patinant en marche arrière. Elle s'appuyait sur ses bras tandis qu'il la faisait avancer, aussi vite qu'elle pouvait le faire sans risquer de tomber. Comme elle lui avait paru légère! Les patineurs heureusement rares qu'ils croisaient ou dépassaient, il les avait évités quasiment d'instinct, presque sans les voir puisque ses yeux, tout le temps, il les avait laissés plongés dans les siens. Comment la promenade trop brève avait-elle pris fin? Elle ne lui avait pas dit qu'elle en était lassée, ou qu'elle désirait le quitter: ce n'était pas son genre. Elle l'avait remercié chaleureusement pour la leçon, pour la promenade; elle ne pouvait abuser plus longtemps de sa gentillesse, elle devait le débarrasser de la charge que devait représenter pour lui une débutante comme elle. Poursuivant sa lente promenade solitaire, Jean songeait qu'à ce moment elle n'avait pu imaginer un seul instant, à son attitude, qu'elle était pour lui une gêne, et qu'il n'avait dû lui apparaître que trop à quel point était appréciée sa présence à ses côtés. Mais elle avait parlé si gentiment, que cette séparation qu'elle avait décidée lui avait paru presque douce.

Le chemin que les arbustes suivant le lit du ruisseau dessinaient sur la glace avait repris son cours capricieux après le tronçon en ligne droite.

Invisible sous l'étendue inondée, il cheminait en lacets que Jean continuait de suivre, contournant comme lui arbustes et buissons, marquant des tracés de ses patins sur la glace le lit sous-jacent. Progressant ainsi sur la grande étendue, il suivait pourtant un chemin sinueux, à peine décelable, dont il découvrait l'existence en avançant sur lui. Ce n'était qu'un ruban factice, une parcelle des prés inondés recouverts de glace, et pourtant il existait indépendamment d'eux, puisqu'il représentait le lit du ruisseau caché. Mais la durée de son existence serait bien courte, car il disparaîtrait avec la glace, et mises à part les nêpes à l'emplacement des flaques dormantes, nul être vivant ne pourrait plus glisser à sa surface, comme il le faisait maintenant.

Il continuait de suivre sa route imaginaire, s'éloignant toujours davantage du gros des patineurs, glissant isolé au milieu des prés inondés, éraflant à peine de ses patins la dure carapace brillante. Il aurait aimé s'en aller ainsi toujours plus loin sur un chemin invisible qui n'aurait pas eu de fin, parcourant lentement une étendue vide, à perte de vue.

Et il songeait encore à Pierre qui venait de lui parler, et à celle qu'il avait entraînée tout à l'heure à sa suite: il sentait qu'aux yeux de celle-ci, jamais il ne saurait égaler la force contenue, l'énergie de ce mince garçon si décidé, si séduisant. Mais si maintenant elle se trouvait à ses côtés, si elle avait accepté de l'accompagner dans sa promenade à l'aventure, aurait-il su lui montrer le chemin qui n'existait pas, aurait-elle voulu avancer avec lui entre le rêve et la réalité? Et s'il réussissait un jour à l'emmener dans le monde où il aimait vivre, où l'apparence de la réalité s'irisait des sortilèges de l'imaginaire, s'il découvrait pour les lui montrer d'autres chemins invisibles, ne pourrait-elle accepter, un jour, de venir y glisser avec lui?

* * *

Jean David est un Français protestant originaire de Dordogne. Il fut de 1931 à 1937 élève à l'Athénée à Luxembourg où son père était directeur de l'Union financière luxembourgeoise. Les pages ci-jointes sont extraites de son roman inédit «La Clef de Voûte». Jean David, actuellement à la retraite, vit près de Paris.

RECTIFICATION:

Dans l'article «Gaudeamus igitur» de Jean David paru dans le numéro 3/86 de «nos cahiers» une erreur s'est glissée dans la légende de la photo de la page 33. En effet il fallait lire: Procession de clôture de l'Octave 1939. Au premier plan le directeur de l'Athénée grand-ducal Jos. Wagner, entouré des professeurs F. Heuertz, (à gauche) et N. Speller. A l'arrière-plan (de g. à dr.) J.-P. Dupong, A. Kasel et Nic. Hein.